

Le Symbole Et Son Interprétation Dans L'herméneutique De Paul Ricœur : Essai D'une Compréhension Du Statut Du Langage

Euloge Franck Akodjetin
Philosophie du Langage et Logique
FASHS/Université d'Abomey-Calavi, Bénin

Résumé

Comprendre et interpréter le symbole sont les principales activités de l'esprit. Or « tout symbole a son événement dans le langage », disait Paul Ricœur. Ceci conduit à une redéfinition du langage qui n'est pas comme on le croyait jadis, une simple collection de « signes », mais un « système » au sens étymologique du terme. Mais comment ou de quelle nature serait alors ce rapport ? Simple ou complexe ? Ainsi l'interprétation du symbole découle logiquement de la volonté de proposer un sens ou plus exactement de clarifier l'ambiguïté d'un symbole. Cependant, si le symbole requiert clairement une interprétation, la question de la légitimité et de la visée de l'interprétation dans la réalité n'est pas encore élucidée : l'acte d'interpréter est toujours une mise en langage du sens. Dans ce contexte, quel est alors le statut du langage dans les sciences qui traitent du langage quand on sait qu'il existe de nombreuses limites à l'interprétation ? Et quelle crédibilité un tel traitement confère-t-il aux sciences du langage ?

Mots clés : Symbole, langage, interprétation, sens, herméneutique.

Abstract

To understand and interpret symbols are the principal activities of the mind. But « every symbols has its events in language », says Paul Ricœur. This leads to a redefinition of language which is not same as we knew from of old, a simple collection of « signs », but a « system » in the etymological meaning of the term. But how or of what nature will be this relation? Simple or complex? Thus interpretation of symbols flows logically from the will to propose a meaning or more precisely to clarify the ambiguity of a symbol.

However if symbols clearly desire an interpretation, the question of the legitimacy and the target of interpretation in reality has not yet been elucidated ; the art to interpret is always a putting in to language of meaning. In this context, what is the place of language in the sciences that inquiry language since we are aware of the numerous limits of interpretation? And what credibility can such an treatment confer to sciences of language?

Keywords: symbols, language, interpretation, meaning (sense), hermeneutic.

Introduction

« *Le monde est l'ensemble de ce qui arrive* », écrivait Wittgenstein dans le *Tractatus logico-philosophicus* (Aphorisme 1). Ce qui veut dire que tout est *saisi par* le langage et *dans* le langage. Dit autrement, le langage est un moyen (au double sens de capacité et moyen) de communication par l'intermédiaire de signaux, de symboles ou de signes institués que sont ici les mots dans le cas de la parole humaine. Ces mots permettent le rapprochement et des échanges avec les humains. Mieux, le langage, en permettant d'entrer en contact avec les autres, contribue à renforcer le lien social. Mais un langage, c'est aussi un système socialement institué de signes, créant une communauté linguistique, séparée des autres. De la sorte, le langage renvoie à une représentation qui a besoin d'être interprétée et interpréter un symbole, c'est évidemment se demander de quoi il est « symbole ». Or une telle œuvre nécessite encore un langage car « *tout symbole a son avènement dans l'élément du langage* » (RICOEUR, 1969, p.17).

Ce travail se veut une relecture explicative et analytique de la méthode de l'herméneutique (méthode de compréhension et de saisie du monde) élaborée par Paul Ricœur à travers d'une part la place du langage dans l'interprétation du symbole et d'autre part l'examen du statut du langage dans les disciplines qui quêtent le sens du monde et de l'humain. Pour ce faire, notre réflexion s'articulera autour de trois axes, à savoir : l'exposé de la théorie herméneutique de Ricœur (1) ; le symbole comme réalité à interpréter dans et par le langage (2) et les implications de l'interprétation comme méthode à travers les sciences du langage (3).

I- De l'herméneutique de Paul Ricœur à l'analyse holistique de la question du sens : qu'est-ce que l'herméneutique

1-1. De la définition générale à la définition technique

A l'origine, l'herméneutique désigne l'art d'interpréter des textes sacrés ou profanes pour en dégager les significations cachées. Ce terme renvoie aujourd'hui de manière plus large à toute théorie de l'interprétation et s'étend ainsi à la psychanalyse, à la sémiotique et à toutes sciences traitant du langage ou qui voient dans les phénomènes observables les signes d'un sens plus profond. Le langage a toujours été au centre de la réflexion de Ricœur. Pour lui, l'herméneutique tire d'abord son origine du besoin d'assurer la compréhension et l'interprétation des textes (surtout sacrés) et de les préserver de l'incompréhension et de l'arbitraire de l'interprète. Aussi écrit-il que « *l'exégèse a suscité un problème herméneutique, c'est-à-dire d'interprétation, parce que la lecture d'un texte se fait toujours à l'intérieur d'une communauté, d'une tradition ou d'un courant de pensée vivante, qui développent des présupposés et des exigences.* » (Paul Ricœur, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, 1965, p. 67)

Paul Ricœur s'appuie sur le constat qu'il y a un conflit permanent au cœur du travail d'interprétation. Ceci le pousse à consacrer à la question un ouvrage intitulé : *Conflits des interprétations*. Ensuite il écrit dans un autre ouvrage qu' : « *il n'y a pas d'herméneutique générale, pas de canon universel pour l'exégèse, mais des théories séparées et opposées concernant les règles de l'interprétation* » (Paul Ricœur, 1965, p. 80)). Il dégage cependant deux types d'herméneutique : celle qui cherche à retrouver le sens dans la posture d'une

écoute parfaite et celle qui vise à démystifier, comme le font les « *maîtres du soupçon* » que sont Sigmund Freud, Karl Marx ou Friedrich Nietzsche, pour détruire les illusions qui sont autant d'obstacles. Mais des esprits pourraient se demander comment réconcilier ces deux attitudes herméneutiques ainsi mises au point. Pour Ricoeur, cette tension est constitutive : l'herméneutique ne doit pas seulement essayer de s'ouvrir à un sens, elle doit aussi emprunter le détour d'une critique des idéologies afin de ne pas s'abuser elle-même. Ses recherches en herméneutique le sensibilisent par ailleurs au fait que la métaphore n'est pas un simple glissement de sens (étymologiquement, un "transport" de sens) mais une véritable innovation : la découverte non seulement d'un nouveau sens (innovation sémantique) mais la découverte d'une nouvelle façon d'habiter le monde (innovation ontologique). De même, un récit n'est jamais le simple reflet d'une réalité préexistante. Le récit invente en même temps qu'il décrit le monde. L'arc herméneutique se dessine dans cette première opposition : « *L'herméneutique procède de la précompréhension de cela même qu'en interprétant elle tâche de comprendre.* » Cependant, « *il n'y a pas de compréhension qui ne soit médiatisée par des signes, des symboles et des textes.* » Cette rapide présentation nous permet de voir d'où Ricoeur a tiré le problème herméneutique. La science de l'interprétation est rendue nécessaire par la considération qu'un texte a généralement plusieurs sens, et que ces sens sont de surcroît souvent imbriqués l'un dans l'autre. Qu'est-ce alors que l'herméneutique ?

On peut la définir comme la science de la compréhension de soi par l'interprétation des signes, du langage symbolique ou de l'écriture. C'est en effet la doctrine de la compréhension et de l'interprétation des discours parlés et écrits qui expriment un sens ou qui sont des configurations de sens (Ibid., 1995, p.185). « *Cependant, reconnaît Ricoeur, il n'y a pas de compréhension qui ne soit médiatisée par des signes, des symboles et des textes.* » Lui-même pose sans ambages la question de sa définition quand il écrit : « *Qu'est-ce alors que l'herméneutique ? Pourquoi ne pas la définir comme la science de la compréhension de soi par l'interprétation des signes, du langage symbolique ou de l'écriture ? C'est en effet la doctrine de la compréhension et de l'interprétation des discours parlés et écrits qui expriment un sens ou qui sont des configurations de sens* » (Ibid., 1995, p.185).

Hans G. Gadamer a joué un rôle essentiel dans la réhabilitation de l'herméneutique. Dans *vérité et méthode* (Gadamer 1960), il soutient que les sciences humaines sont prisonnières des préjugés positivistes qui voient dans les méthodes des sciences expérimentales les seules valides. Selon ce penseur, « *l'expérience de vérité* » que proposent les sciences humaines est différente de celle des sciences naturelles. En effet, la compréhension de faits humains se fait par la médiation du langage et se fonde sur l'appartenance à une tradition. Elle repose donc sur une interprétation, laquelle requiert un dialogue entre cette tradition et ce qui est à interpréter. Chaque nouvelle interprétation constitue à son tour un événement et intègre cette histoire.

De ce parcours, nous pouvons retenir que l'herméneutique est un effort de compréhension et de saisie de toute réalité humaine, réalité qui se donne à voir notamment sous un aspect voilé qu'on nomme symbole ou texte. *Mutatis mutandis*, sa démarche est comparable aux méthodes des autres sciences du langage qui cherchent le sens du monde comme le structuralisme, l'exégèse, la sémantique... qui se dévouent à donner le sens ultime des choses en interprétant le monde.

1-2. *Exposé et analyse de la méthode herméneutique de Ricœur*

L'herméneutique est une méthode d'interprétation et de compréhension pour trouver le sens caché souvent sous le symbole. En suivant cette approche générale de la théorie de l'interprétation, quatre conséquences nous permettent de tracer ce que Ricœur lui-même appelle « l'arc herméneutique ».

Selon la première conséquence, Ricœur parle d'interprétation symbolique où herméneutique et symboles deviennent des concepts corrélatifs : car c'est dans l'interprétation que la pluralité des sens d'un symbole est rendue manifeste. Dans cette acception, l'herméneutique se présente simplement comme interprétation symbolique ; c'est une approche réductrice de l'herméneutique qui invite, selon Ricœur, à aller au-delà du symbole. La médiation des signes, qui affirment la condition langagière de l'expérience humaine, a fait appel à celle des symboles comme expressions culturelles à double sens. Mais l'herméneutique va au-delà du symbole, car le sens « déborde » le symbole. L'interprétation doit encore passer de la médiation symbolique à la médiation textuelle pour restituer à l'herméneutique tous ses droits. Car, le symbolisme déploie mieux son sens à l'échelle d'un texte entier, ce dernier permettant à l'herméneutique d'atteindre une recollection de sens plus riche. En dépit de ces avantages, Ricœur pense que cette définition de l'herméneutique par l'interprétation des symboles « *doit être conservée à titre d'étape entre la reconnaissance très générale du caractère langagier de l'expérience et la définition plus technique de l'herméneutique par l'interprétation textuelle* ».

Selon la deuxième conséquence (ou interprétation textuelle), dans toute interprétation textuelle, le texte « *déborde ses propres limites* » (Ibid., 1986, pp.29-30). Le monde du texte va au-delà d'une simple matérialité scripturaire. Ricœur définit le texte d'ailleurs comme « *tout discours fixé par l'écriture, et selon cette définition, la fixation par l'écriture est constitutive du texte lui-même* ». Ainsi le texte est beaucoup plus qu'un cas particulier de communication interhumaine, il révèle le caractère fondamental de l'historicité même de l'expérience humaine. Cette définition du texte appelle deux types d'observations : d'abord, le texte est la gravure subreptice d'un vécu porté au langage. Ce qui est ainsi fixé par l'écriture est un discours, et tout discours fait signe vers la parole qui aurait pu naître d'un sujet parlant. Le discours n'est pas pour sa propre gloire. Tout langage renvoie à un référent et à une manière d'habiter le monde. C'est l'intérêt principal de l'approche textuelle. Si Ricœur renonce à l'interprétation symbolique, c'est pour conférer à l'interprétation le rôle de médiatrice. Désormais, les symboles, les signes et le texte sont les termes médiateurs de la compréhension de soi. L'interprétant dialogue objectivement avec la « *chose du texte* » pour faire ressortir le dit et le vouloir-dire qui sont ultimement référés à l'agir de l'homme qui est lui-même un texte. Pour finir, c'est un rapport de texte à texte qu'on a. Ensuite, en mettant en évidence la dialectique de la parole et de l'écriture, le texte révèle les critères de la fonction herméneutique. Les « *critères de la textualité* » sont déterminants pour la trame de l'arc interprétatif. La fonction herméneutique recouvre les domaines suivants : *l'effectuation du langage comme discours, l'effectuation du discours comme œuvre structurée, la relation de la parole à l'écriture, l'œuvre de discours comme projection d'un monde, le discours et l'œuvre de discours comme médiation de la compréhension de soi*. Dans tous les cas, le langage assume le visé ontologique sous-jacent à cette réserve de sens, ce surplus de sens d'expérience vive qu'est l'historicité.

Une troisième conséquence est que dans une interprétation, la phase d'explication structurale et objectivante n'est pas détachable de celle de la constitution du sens. Or la constitution du sens est en même temps constitution du soi. C'est pourquoi Ricœur affirme qu'en interrogeant un texte, on se fait interroger aussi par lui, dans un cercle herméneutique qui est le domaine de révélabilité et d'accomplissement circulaire du sens. L'homme n'est plus « *radicalement étranger pour l'homme parce qu'il donne des signes de sa propre existence. Comprendre ces signes, c'est comprendre l'homme* ». L'explication d'un texte est la médiation de la réflexion sur soi. Référence est ainsi faite à l'herméneutique de Dilthey qui distingue l'explication naturaliste (causaliste) de la compréhension de type psychologique (spirituelle). Les deux s'imbriquent dans une même opération. En ce qui concerne les signes à travers lesquels l'homme vient au sens, le langage et la réflexion comme appropriation de son effort d'exister, se positionnent comme des éléments incontournables. C'est dans le langage que le cosmos, le désir et l'imaginaire humains accèdent à l'expression. Le langage devient une praxis qui accueille le sens de l'existant, un être-interprété. L'interprétation du sens de l'homme, de la vie de l'ego, prend de l'importance au point que Paul Ricœur écrit qu'il n'y a pas de symbolique avant l'homme qui parle. L'interprétation contient l'idée d'une compréhension de soi et d'une appropriation de sens. La compréhension de soi n'apparaît que dans une double appropriation médiatisée par la distanciation.

Quatrième conséquence : la compréhension de soi et l'appropriation du sens sont contemporaines. Nous pouvons distinguer une appropriation subjective et une appropriation objective ou communautaire. L'interprétant approche le « *monde du texte* » avec sa subjectivité et un univers de sens pré-donné. La philosophie comme réflexion fait appel à une interprétation et veut se muer en herméneutique parce que le sens précède l'homme et qu'il ne peut saisir l'acte d'exister que dans des signes épars dans le monde. En d'autres termes, l'interprétation des signes, des symboles et du texte sert à lever le voile sur l'opacité de l'existant. Aussi, toute théorie de la signification suppose-t-elle une précompréhension de la chose au sujet de laquelle on interroge le texte. Mais c'est à travers l'arc interprétatif que le sujet se comprend lui-même dans sa situation d'être historique symbolique.

II- Le symbole : de ce qu'il symbolise à son symbolisant

Une remarque préalable s'impose : Ricœur ne dissocie jamais le texte du symbole. Sa théorie lie intimement les deux de sorte que l'herméneutique du symbole est chez lui l'herméneutique du texte. Différentes disciplines traitant du langage et ce, malgré leur spécificité, ont un lien étroit entre elles. A l'inverse, le langage qui est l'objet privilégié des sciences du langage est et n'est pas le même langage. D'une discipline à l'autre, le langage est un objet transversal : il est un outil, un instrument entre les mains des acteurs ou plus exactement des usagers. Mais si comme le stipule Ricœur, une précompréhension anime toujours l'interprétation au point que l'interprétant vient toujours à l'élucidation de son mystère à partir d'une présupposition d'un sens donné, dans le cas du symbole, qu'est-ce qui est supposé ou présupposé ?

2-1. Définition du symbole

Le symbole vient du grec *symbolon* : « signe de reconnaissance », « signe d'une

convention », « indice », emblème » et de *sunbalein*, « jeter ensemble ». Originellement *symbolon* signifiait la moitié d'un objet brisé (par exemple un sceau) que l'on présentait comme un signe de reconnaissance (Cf. L'effigie d'un empereur ou le symbole des Apôtres). Une nuance cependant se greffe ici car le symbole redouble l'effet de représentation ou de délégation qui est en tout signe. Secret ou public, le symbole suppose un code. Il est donc essentiellement déterminé par une convention reconnue et partagée par une communauté, et qui est comme sa clé. En revanche l'art peut retourner le *sym* mais aussi *bole* contre sa propre nature de code, et lui faire retrouver le sens originel et intuitif du symbole, qui ressemble en quelque façon à la chose que le désir veut y voir. (Cf. *Dictionnaire des concepts philosophiques*, 2007, p.770).

Mais pour d'autres comme Peirce, « *Un symbole est un signe qui se réfère à l'objet qu'il dénote par la vertu d'une loi habituellement une association d'idées générales qui fait que le symbole est interprété comme se référant à cet objet.* » (C. S. Peirce, 1970, p.559). Car « *L'individu parvient lui-même [...] à constituer des « symboles », par ressemblance entre le signifiant et le signifié (ainsi l'image mentale [...], le rêve, etc.). Le signe par contre, est arbitraire et suppose par conséquent une convention.* » (Jean PIAGET, 1965, p.98)

En termes de linguistique moderne, on dit que le signifiant linguistique est dans un rapport conventionnel avec le signifié, c'est-à-dire, le concept, lequel renvoie de manière toute naturelle au référent. Par exemple le mot « pierre » est d'abord une réalité acoustique, distincte par au moins un phonème de « bière », « lierre », « piètre ». Comme tel, il renvoie à un concept, le signifié pierre, en tant qu'il désigne et qu'il représente : la pierre dans la réalité (le référent).

Selon la linguistique élaborée par Ferdinand de Saussure, le mot « pierre », comme tout mot met en rapport dans sa composition interne deux unités hétérogènes : le signifiant acoustique et le signifié ou concept. C'est en raison de cette hétérogénéité que le signifié « pierre » peut être désigné par des signifiants variables selon les langues (« pierre » en français, « stone » en anglais, « stein » en allemand, « κέρας » en grec). En outre, dans le discours, le mot « pierre » a pour fonction extralinguistique de référer au minéral physicochimique qu'est la pierre. Il renvoie donc à quelque chose d'autre que lui-même. Il faut donc noter ici que la fonction fondamentale du langage est de marquer une distance par rapport aux choses, de briser toute présence immédiate. Nommer, c'est avouer la différence, c'est créer l'altérité.

Un second exemple pour montrer la nuance qui existe entre le symbole et le signe. « *Supposons maintenant que, déambulant seul dans les rues de Pékin, j'entende directement le mot « pierre ». On imagine l'effet de surprise : 'Pas possible ! Des français ici ?... Le mot 'pierre' fonctionne non pas comme un signe (si ce n'est à titre tout-à-fait secondaire peut-être) : seul le signifiant acoustique est ici pris en compte, et non le signifié. Peu m'importe que les gens parlent de pierre ou d'autre chose. Le signifiant entendu nous met directement en rapport avec le signifiant que constitue la langue française : nous sommes d'emblée introduit dans l'ordre de la francité, auquel appartiennent les phonèmes reçus. Le mot a fonctionné comme symbole* » (L.- M. Chauvet, 1987, p.40).

Arrêtons-nous à ces deux cas pour dire que bien que ces deux exemples soient insuffisants pour nous aider à pleinement comprendre la notion de symbole, ils permettent

cependant d'en dégager trois points pertinents :

- Le signe met en rapport un signifiant sensible et un signifié intelligible, c'est-à-dire deux réalités hétérogènes. Le symbole unit des signifiants, c'est-à-dire des unités de même niveau. Le mot « pierre » dans le second exemple ne fait sens que parce qu'il renvoie aux autres signifiants de la langue française.
- Le signe renvoie à une réalité autre que lui-même : C'est ainsi que le mot « pierre » renvoie au minéral qu'est la pierre. Le symbole au contraire nous introduit dans l'ordre culturel auquel il appartient à titre de symbole, ordre signifiant qui se présuppose dans son altérité radicale « *comme d'un autre ordre que le donné immédiat* » (E. Ortigues, 1962, p.200) ; ordre symbolique qui suppose nécessairement dans son principe une rupture de continuité inaugurale, une puissance d'hétérogénéité qui le situe au-delà de la vue immédiate.
- Le signe joue au niveau de la connaissance, c'est-à-dire au niveau de l'énoncé, de ce qui est communiqué. Le symbole joue au niveau du procès même de communication, c'est-à-dire au niveau de l'énonciation, où locuteur se donne à reconnaître dans ce qu'il énonce. Il « fait » la communication, ce qui veut dire qu'il instaure une reconnaissance, un pacte, une alliance entre sujets.

2-2. Les caractéristiques et les types de symbole

C'est à Jean Chevalier que nous empruntons les principales caractéristiques suivantes, communes à tous les symboles (Jean CHEVALIER, Alain GHEERBRANT, 1997, pp.14-17, 28.). Il s'agit de :

- *Obscurité* : le symbole dépasse l'entendement intellectuel et l'intérêt esthétique. Il est « *un terme apparemment saisissable dont l'insaisissable est l'autre terme* »
- *Stimulation* : le symbole suscite une certaine vie. Il fait vibrer.
- *Verticalité* : le symbole établit des rapports extra-rationnels, imaginatifs, entre faits, objets, signes.
- *Hauteur* : le symbole relève de l'infini, il révèle l'homme.
- *Pluri dimensionnalité* : chaque symbole condense plusieurs faces, formes, sens, interprétations. À la différence du code, univoque, le symbole est polysémique, intelligible selon le système de représentations dans lequel il s'inscrit.
- *Constance*. Le rapport entre le symbolisant et le symbolisé demeure. Par exemple une coupe renversée symbolise toujours le ciel, quelque forme qu'elle prenne, coupole, tente.
- *Relativité*. Malgré cette constance, les symboles varient, ils modifient leurs relations avec les autres termes, ils revêtent une grande diversité iconographique ou littéraire, ils sont perçus différemment selon qu'on est éveillé ou endormi, créateur ou interprète.

Le procès de symbolisation fonctionne selon des procédés divers qui renvoient aux deux grands types de figure du langage : la métaphore et la métonymie. Lorsque nous disons que la nouvelle nous « a coupé les bras », ou que notre « cœur brûle d'amour » ; lorsque nous parlons « des bras du fleuve », nous produisons des figures de langage appelées métaphores. Nous utilisons des mots comme « bras » ou « brûler » pour désigner autre chose que ce qu'ils disent concrètement, en raison d'une certaine similitude interne que nous établissons au sein de notre culture. Les rituels mettent en œuvre des rapports métaphoriques de ressemblance. Le rite, de ce fait, met en relation symbolique l'initié avec la société. Quelques exemples de la symbolisation de type métonymique suffiront à éclairer notre compréhension de la question.

Lorsque nous disons : « je lis saint Paul », « je bois un verre », « une voile arrive ». On ne lit pas en réalité St Paul, mais ses œuvres ; on ne boit pas un verre mais son contenu ; ce n'est pas une voile qui vient mais un bateau. Nous avons ici à faire à des métonymies. Si la signification de ces expressions est évidente, c'est en raison du rapport de contiguïté qui existe entre St Paul et ses lettres (rapport de cause à effet), entre l'eau que l'on boit et le verre qui la contient (rapport de contenu à contenant), entre la voile et le bateau (rapport de la partie au tout). Les rites foisonnent de rapports métonymiques de contiguïté.

Claude Lévi-Strauss que plusieurs sciences du langage réclament comme leur fondateur, (notamment la linguistique et le structuralisme) a démontré que le mécanisme métonymique tient une place déterminante dans le fonctionnement du processus sacrificiel. Celui-ci repose sur des rapports de contiguïté au moyen d'une série d'identifications successives, du sacrifiant au sacrificateur, du sacrificateur à la victime, de la victime sacralisée à la divinité (LÉVI-STRAUSS, 1962, p.297-298). Un détour par ces considérations sur les ambiguïtés et ces deux figures littéraires du langage s'avère nécessaire avant d'en venir à la problématique de l'interprétation du symbole. Ainsi, bien compris, le langage humain qui fait l'objet de réflexions de nombreuses disciplines est un langage symbolique ou plus exactement un langage à symboles. C'est ici tout notre intérêt pour l'interprétation.

2-3. L'interprétation du symbole comme quête du sens

Le mot interprétation (du latin *interpretatio*, « compréhension, traduction ») caractérise une certaine façon pour l'esprit de se rapporter au réel, de façon indirecte, en cherchant un sens caché derrière un sens apparent. Selon Sigmund Freud (*Introduction à la Psychanalyse*, 1917), « *Interpréter signifie trouver un sens caché* ».

Chez notre auteur Ricœur : « *Dire quelque chose de quelque chose c'est, au sens complet et fort du mot, interpréter.* » (Paul Ricœur, *De l'interprétation*, p. 586). On peut se demander si l'interprétation ne s'applique qu'à certains aspects du réel et si elle ne propose qu'une approximation toujours discutable et subjective, chacun interprétant « à sa manière », ou bien si c'est tout le réel qui doit être interprété, aucune réalité ne pouvant être saisie directement. Un tel état de chose jetterait du discrédit sur le langage et les sciences qui traitent du langage. Le sens que certains logiciens désignent sous le vocable de signification se définit comme le parcours entre les deux plans du texte (contenu et expression), et au sein de chaque plan. Un parcours est un processus dynamique, obéissant à des paramètres variables selon les situations particulières et les pratiques codifiées si bien que le sens n'est pas donné, mais résulte du parcours interprétatif normé par une pratique. Certes, les concepts de sens et de signification ne sont pas systématiquement distingués, bien qu'ils n'aient pas la même histoire. Nous verrons que celui de signification est lié à la problématique grammaticale du signe et à la logique de la dénotation, unies dans le modèle aristotélicien présenté au début du Péripatéticien.

En revanche, le concept de sens provient vraisemblablement de l'herméneutique antique (notamment de l'allégorie dans les lectures stoïciennes d'Homère). Il conduira, dans un contexte nouveau, à la théorie du double sens de l'Écriture chez saint Paul, du triple sens chez Origène, à la théorie des quatre sens de l'Écriture, telle que la résume Thomas d'Aquin. Dans l'herméneutique réformée, l'étagement des sens fut transposé en distinguant des types

(grammatical, technique) et des moments de l'interprétation (comprendre, expliquer, appliquer).

Dans le cadre de cette réflexion sur le sens du symbole, nous entendons montrer comment l'on peut passer, si l'on peut ainsi dire, d'une sémantique de la signification à une sémantique du sens, par la médiation d'une réflexion sur l'interprétation comme une démarche de compréhension, c'est-à-dire une recherche de sens, ou une « herméneutique ». Plus précisément, l'interprétation suggère que ce sens n'est pas donné directement et qu'on doit le chercher derrière des signes. Ainsi, pour Dilthey (*Origines et Développement de l'herméneutique*, 1900), « nous appelons 'compréhension' le processus par lequel nous connaissons quelque chose de psychique à l'aide des signes sensibles qui en sont la manifestation ».

L'idée d'interprétation vient toujours exprimer une « prestation intermédiaire », qui présuppose que le sens ne peut être compris ou actualisé sans elle ; on ne comprend pas le texte, l'œuvre d'art, la langue étrangère, la loi ou le monde sans sa mise en sens. Ainsi, l'acte d'interpréter est toujours une mise en langage du sens.

a. *Les types et les conceptions de l'interprétation.*

L'interprétation chez Aristote a si souvent affirmé de l'être dans ses écrits de métaphysique : *pollachôs legetai*, elle se prend en plusieurs acceptions. Même si une analyse philosophique ne remplit sa tâche que si elle cherche à cerner un foyer unitaire de signification, elle ne peut y parvenir, comme le démontre encore une fois l'exemple d'Aristote, qu'en faisant d'abord ressortir l'ampleur de ses manifestations possibles. Dans quels contextes et de quelles manières parle-t-on d'interprétation ? Dans une typographie proposée par Jean GRONDIN (*Le passage de l'herméneutique de Heidegger à celle de Gadamer*, 2004), il est fait mention de quatre sortes d'interprétation, à savoir :

- *L'interprétation philologique* : il s'agit d'une interprétation que les philosophes tiennent souvent pour le plus fondamental. L'objet de l'interprétation est à géométrie variable : l'interprète peut avoir à élucider une phrase, voire un mot, mais aussi un ouvrage, un poème, une pensée, un auteur, l'esprit d'une époque, etc. et en règle générale, on peut dire que l'on doit interpréter un texte parce qu'il présente une quelconque obscurité ou que l'interprétation a pour fonction de lever ou de rendre le texte plus perceptible.
- *L'interprétation artistique* que l'on rencontre principalement dans ce que l'on appelle les arts d'interprétations, littéralement des « arts de la performance » : la danse, le théâtre, l'opéra, la musique. « Interpréter » veut dire ici que l'on exécute ou que l'on joue une œuvre, le plus souvent en se fondant sur un texte ou une partition. L'œuvre exige tout simplement d'être jouée par ceux que l'on appelle des « interprètes ». C'est une interprétation qui demande une certaine virtuosité et à propos de laquelle on peut parler de justesse ou non. On distingue cette interprétation artistique de l'interprétation critique de cette interprétation qui vient en proposer une évaluation.
- *L'interprétation traduction* : Une troisième forme autonome d'interprétation qui s'apparente plutôt à la traduction où on donne le nom d'interprète à celui qui assure le passage d'une langue à une autre. On peut noter que l'on parle surtout de traduction

lorsqu'il s'agit de traduire des écrits, mais que le terme d'interprétation s'impose plus naturellement lorsque l'on a affaire à des transmissions orales.

• *L'interprétation juridique* : Cette interprétation cherche à cerner le sens d'une loi afin de l'appliquer à un cas présent. L'interprétation juridique ne cherche pas prioritairement à élucider un texte pour lui-même, ou un texte qui présenterait une quelconque obscurité. C'est plutôt pour trancher un litige actuel que l'on interprète une loi de telle et telle manière, interprétation qui statue le droit et qui fera elle-même jurisprudence. L'interprétation se tient ici au service de l'application concrète. Ainsi, la célèbre phrase de Nietzsche, « *il n'y a pas de faits, seulement des interprétations* » (*La volonté de puissance*, n° 481).

• *L'interprétation de notre présence au monde* : cette forme d'interprétation a beaucoup intéressé les philosophes, mais elle est plus difficile à cerner que les autres. Compte tenu de son universalité et du fait que toute tentative de la comprendre doit elle-même reconnaître qu'elle n'est à son tour qu'une interprétation. Elle peut s'entendre en un sens cognitif, un sens plus idéologique, ou un sens historique, mais elle est le plus souvent comprise aujourd'hui à partir du langage. Ainsi le langage renfermerait déjà toute une interprétation du monde, qui formerait la matrice de toutes les interprétations.

Le développement récent des sciences de la communication et les stratégies mises au point pour rendre plus performantes les situations de communication permettent de reconnaître aujourd'hui, en plus des types de l'interprétation proposée par Jean Grondin, trois autres types d'interprétation, à savoir : l'interprétation simultanée, l'interprétation consécutive et l'interprétation assermentée.

L'interprétation simultanée qui est le mode fréquemment employé. Elle s'impose dans les conférences multilingues, ainsi que dans les conférences où les séances de travail sont longues. Elle se déroule en même temps que le discours original et ne prolonge pas la durée de séance.

L'interprétation consécutive, quant à elle, consiste à restituer dans l'autre langue les propos de l'orateur après lui. Durant le discours original, l'interprète prend des notes qui l'aideront à reproduire fidèlement et intégralement le discours dans l'autre langue.

L'interprétation assermentée enfin dans laquelle l'interprète est assermenté auprès d'un tribunal. Elle est en général utilisée pour les assemblées générales, les mariages, etc. L'interprétation assermentée est effectuée par un seul interprète. Heidegger dans *l'herméneutique de la facticité*, décrit l'homme comme un être herméneutique parce qu'il est capable ou susceptible d'interprétation, il a même besoin d'interprétation et il vit, depuis toujours, au sein d'une certaine interprétation, de ce qu'il est et de son monde (M. Heidegger, 923, *Ontologie herméneutique de la facticité*, Œuvres complètes, t.63, p.64, 1). Alors, quel rôle joue l'interprétation dans les sciences du langage ?

b. L'importance du symbole et l'interprétation dans les sciences du langage.

Le but poursuivi par l'homme en s'adonnant à la science est de saisir la vérité sur les choses afin de la transmettre à d'autres. Il nous apparaît clairement que ce but est aussi celui recherché par les sciences du langage. C'est une évidence pour Ricœur que « *Dire quelque chose de quelque chose c'est, au sens complet et fort du mot, interpréter* » (Ricœur, *De l'interprétation*). Or nous venons de montrer que le langage permet de dire la vérité sur les choses ; qu'il est rempli de symbole et que celui-ci doit être interprété. On peut donc conclure

que l'activité principale qui caractérise toutes les sciences du langage c'est bel et bien l'interprétation, qu'elle soit du symbole, du texte ou de tout autre chose. Dans le langage tout devient symbole. Mais si le symbole et l'interprétation sont des activités importantes dans les sciences du langage, il convient maintenant d'en élucider les raisons. Dans l'espace de ce travail sur le symbole et son interprétation dans les sciences du langage, on comprend que ce concept revêt ici un cachet spécial parce que tout se *dit* et se *montre* par lui et à travers lui.

La première raison que nous trouvons au caractère important du langage est la quête d'un sens caché. En effet, dans le monde, le sens des choses n'est pas immédiat, il est à chercher et parfois à rechercher. Il faut donc passer par la médiation du langage qui, lui, est rempli de symboles. La seconde raison de ce que nous avançons est liée au fait que toutes les disciplines qui traitent du langage, utilisent le langage. Or le langage est aussi une forme de symbole ou tout simplement un symbole qu'il faut non seulement comprendre mais rendre clair à autrui c'est-à-dire expliquer. De la sorte, comme manifestation du symbole et du signe, le langage a besoin d'être explicité.

III- Les limites de l'interprétation du symbole dans les sciences du langage

3-1. Comprendre le langage

Le terme « langage » s'applique comme on le constate, à des notions très diverses. On parle par exemple de langage humain, animal, formel, naturel, de programmation informatique, de balisage, de script, SMS, des fleurs, interprété informatique, intermédiaire, juridique, etc. Considérant des critères tels que le milieu d'émergence et l'usage, le respect des règles de grammaire, de vocabulaire et autres, on parle de langage *familier*, *courant*, *soutenu*, *vulgaire* ou *argotique*. A ce niveau et de ce point de vue, force est de constater qu'il existe ainsi plusieurs sortes de langages.

3-2. Les sciences traitant du langage

Ainsi vu, le langage apparaît comme une notion vaste qui, *a priori* englobe tout ce qui communique ou exprime quelque chose. Plus précisément, il est la capacité d'exprimer une pensée et de communiquer au moyen d'un système de signes (vocaux, gestuels, graphiques, tactiles, olfactifs, etc.) doté d'une sémantique, et le plus souvent d'une syntaxe plus ou moins systématique.

La *linguistique* étudie la langue naturelle dans toutes ses composantes sans se limiter à une langue donnée, et l'analyse comme forme signifiante, comme moyen de communication, d'expression, de création. Plus proche, la *phonétique* comme science du langage traite du langage pourrait-on dire mais elle étudie (observe) les actions physiques dans la bouche tandis que la *phonologie* étudie ou décrit les dessins qui sont présents à travers plusieurs langues et ceux qui ne sont que dans une langue spécifique. La *syntaxe* se préoccupe de la représentation des phrases et des mots dans l'esprit tout juste avant de parler ; la *pragmatique* les définitions qu'on trouve en parlant qui et sont moins évidentes et imagées mais aussi typiques pour ceux qui parlent la langue en question. La *sémantique* (étude du sens, de la signification) ; la *sémiologie* (étude des signes) ; la *lexicologie* (le lexique) ; l'*analyse du discours* ; la *pragmatique* (rapport entre langage et action) ; la *sociolinguistique* (relation entre langage et société, les usages de la parole en situation). Sont aussi appelées sciences du langage les

disciplines les plus utilisées en sciences sociales (sociologie, philosophie du langage ou analyse logique, sciences de la gestion et des organisations, marketing...) : les "pratiques langagières" étant considérées comme des pratiques sociales et non pas seulement linguistiques qui s'analysent en contexte.

Même en *pédagogie*, science apparemment loin du langage, les recherches se mènent concernant aussi bien l'acquisition et l'apprentissage des langues (maternelles et étrangères) que la pathologie du langage (aphasie, par exemple). Étant donné la précision de ses descriptions, la *linguistique* a également partie liée, aujourd'hui, avec l'*informatique* dans le domaine du traitement automatisé des langues naturelles, en particulier pour le traitement des textes, la synthèse et la reconnaissance de la parole, etc.

Dans le contexte qui est le nôtre, nous avons commencé plus haut à montrer que le symbole n'est pas le signe. Mais ce qui est dit du symbole bien qu'il soit différent du signe et ne se réduisant pas à lui, prouve que le signe ne s'oppose pas radicalement au symbole puisque les mots qui font le langage seraient des signes renvoyant à une chose ou à une relation. Dans cette perspective le langage n'est pas seulement une collection de signes, il en est un système, car il possède une cohérence interne, explicitée en syntaxe.

Dans le sillage de la linguistique, on inscrit tout naturellement le projet d'une sémiotique générale, science appelée à rendre compte de tous les langages verbaux et non-verbaux de tous les systèmes de signification comme l'approche sémio-linguistique des textes, l'examen des discours littéraires et sociaux (droit, mythologie, religions...), l'étude des représentations visuelles (écriture, image, photographie, etc.), des organisations spatiales (architecture, urbanisme...), et toutes les pratiques sémiotiques (gestualité, musique, etc.), en un mot l'analyse de tout ce qui est porteur de sens, quel que soit son support perceptible. Liées de manière privilégiée à la didactique des langues, les sciences du langage le sont aussi à la psychologie/psychanalyse, à la sociologie, à l'ethnologie, aux sciences de l'éducation, à l'histoire, aux sciences littéraires, à l'anthropologie, à la philosophie, etc. Elles occupent de droit une place centrale dans la formation continue des personnes en contexte d'action ou d'exercice d'une fonction en société. Situées donc au carrefour des sciences humaines, les sciences du langage constituent une discipline charnière, qui propose des méthodologies nouvelles, rigoureuses, exemplaires de la question du langage. Cependant, il importe de prendre conscience de ce qu'elles impliquent pour en voir les difficultés, ou les lois d'ambiguïtés en vertu desquelles s'interprètent les symboles sont.

3-3. Le langage du symbole et son ambiguïté : les limites

Les philosophes sont les premiers à traiter du langage. C'est dans *Cratyle : sur la rectitude des noms* de Platon qu'apparaît pour la première fois un sens dégagé de l'espace pour les mots formés à partir du préverbe *amphi-* (de deux côtés). Dans ce célèbre dialogue, fondamental pour des discussions qui encore aujourd'hui se trouvent dans le domaine des sciences du langage, le terme *amphibolos* est utilisé par Socrate pour qualifier le nom de la science (*episteme*) dont, selon lui, l'étymologie est liée soit au repos, soit au mouvement. Par son interprétation étymologique Socrate soulève la question de l'ambiguïté des sens à laquelle le mot '*episteme*' peut conduire. Ce qui peut sembler un simple détail langagier, le nouvel usage d'un préfixe est une des façons les plus efficaces de changer le cours de l'histoire :

lorsqu'un mot a un nouveau sens, il met en œuvre un autre regard sur le monde.

L'interprétation d'un texte s'achève dans la compréhension de soi du sujet qui désormais se comprend mieux. Il est même nécessaire que le discours du texte soit décontextualisé pour s'ouvrir au monde des lecteurs. Mais l'interprétation n'est pas que subjective, elle est aussi, ou d'abord, objective. Ne voyons pas dans la recherche d'objectivité un effort de coïncidence avec l'intentionnalité de l'auteur. L'interprétation est surtout une activité communautaire qui reçoit pour fonction de mettre au clair le sens originel des textes. L'interprétation n'est donc pas un ajout de sens, qu'il soit subjectif ou communautaire. C'est en cela, selon nous, que l'appropriation communautaire de sens est aussi le lieu d'une lecture objective. Le dire de l'herméneute est un-redire qui réactive le dire du texte dans la perspective des appropriations faites par une série d'interprétants. L'accomplissement du sens est communautaire en matière d'interprétation.

En somme Ricœur a puisé son inspiration aux sources de l'exégèse. Sa philosophie herméneutique se laisse instruire par le texte biblique. Ce sont les Écritures qui irriguent l'existence humaine du sens moral. Le texte entretient un lien étroit avec le discours et le monde de sens dont l'œuvre définit l'horizon. L'herméneutique est non seulement l'exégèse des contenus significatifs d'un texte mais aussi le lieu de l'élaboration du sens du sujet. Elle intéresse la philosophie dès qu'elle pose le problème de la compréhension du sujet. Au total, sur le plan philosophique, la question à laquelle Ricœur s'attelle à répondre en ce qui concerne "le problème herméneutique" est celle-ci : « quelle est la fonction de l'interprétation des symboles dans l'économie de la réflexion philosophique ? »

Les sciences du langage, quel que soit l'aspect particulier qu'elles considèrent ne peuvent se passer de l'interprétation. C'est qu'a montré Ricœur dans les deux ouvrages auxquels nous nous sommes référé pour la simple raison qu'il y a une relation logique interne entre langage, symbole et sens ou interprétation. Au sujet de l'interprétation, il faut bien distinguer la différence entre l'interprétation d'un phénomène et son explication. Interpréter signifie chercher un sens, le pourquoi de la chose et c'est souvent subjectif tandis qu'expliquer revient à trouver une cause physique, le comment de la chose, c'est-à-dire purement objectif. Cette nuance que les usagers du langage ignorent

Dans le langage, objet des sciences du langage, il arrive fort souvent que le même mot dénote de plusieurs manières différentes-et appartiennent donc à des symboles différents ou bien deux mots qui dénotent des manières différentes sont en apparence employée dans la proposition de la même manière. Un tel usage est aussi la source d'ambiguïtés et de confusions. Pour éviter ces erreurs, il nous faut employer un langage symbolique. Tous ces modes de dénotation sont insuffisants, en tant qu'il ne possède pas le degré nécessaire de la multiplicité mathématique.

L'homme possède la capacité de construire des langues, par le moyen duquel tout sens peut être exprimé, sans qu'il y ait une idée de ce que chaque mot signifie, ni comment il signifie. Depuis ces origines, le langage en tant que facteur de communication et d'émergence des peuples ; ne cesse de permettre à ces derniers d'affirmer leur identité socioculturelle, établie en les peuples des rapports d'échanges. En effet, les divers échecs de la parole, le relativisme ontologique et les apories de la métaphysique n'ont cessé d'interroger sur les

échecs essuyés par le langage ses présupposés circonscrits, ses ambitions ; le problème étant que le langage n'a pas d'ambition *a priori* données par son existence, mais assumées dans son existence par des contextes et des locuteurs. Les échecs qu'il rencontre ne sont en fait que le prix des ambitions qu'il s'est données, c'est-à-dire qu'on a formées pour lui. Pour déterminer le genre d'échecs auxquels le langage prête le flanc, il faut alors esquisser une typologie de ses prétentions en déterminant dans quelle mesure celles-ci sont contrariées, que ce soit en vertu de la vocation, si elle existe, du langage lui-même, d'une langue donnée ou du contexte d'énonciation et ou d'interlocution. Il est clair que dans le cas où l'on forme pour le langage des desseins qui surpassent sa vocation, le langage en question essuiera inéluctablement un échec cuisant, mais il tiendra plus d'une impossibilité constitutive que d'une invalidation localisée. Cette circonscription de l'extérieur du champ de pertinence des faits linguistiques invite alors à s'interroger sur l'existence de situations d'échecs qui limiteraient de l'intérieur le domaine d'efficacité du langage. On voit dans quelle mesure la détermination de ces échecs du langage dessine en creux l'espace dans lequel il se déploie efficacement, ce qui invite à dégager un critère pragmatique de pertinence linguistique.

En guise de conclusion

Au terme de ce parcours, nous avons reconnu l'importance que joue le langage au coeur des sciences du langage. Il apparaît comme un moyen nécessaire de communication, et constitue un vecteur incontournable dans le domaine des sciences en général et dans celui des sciences du langage en particulier. Le symbole et l'interprétation qu'on en fait sont au service de la fonction essentielle du langage qu'est la communication. Ainsi un langage suppose des signes ou des symboles et une relation vers autrui capable de comprendre et d'interpréter ce qui est exprimé. Certes des choses peuvent ne pas être exprimables dans un langage : il peut y avoir de l'indicible dans une forme de symbolisme, mais il n'existe pas de pensée en dehors des différentes expressions symboliques. Ceci ne distille pas la place importante qu'occupe le langage dans les sciences du langage, car c'est d'abord et toujours dans le langage que s'exprime toute compréhension ontique et ontologique de l'homme ou du monde.

Bibliographie

1. ARISTOTE, 1997, *Poétique*, (sur la poésie, la grammaire et la métaphore) ,éd Gallimard, Tel
2. AUROUX, S., DESCHAMPS, J., KOULOUGH, D., 2004, *La philosophie du langage*, PUF, coll. « Quadrige »
3. AUSTIN, J. L., 1991, *Quand dire c'est faire*, 1955 (*How to do Things with Words*, 1962), éd. Seuil,
4. BARTHES, R., 2007, *L'empire des signes*, 1970, éd. Seuil.
5. CARNAP, R., 1985, *Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage*, 1932, in *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, éd. PUF,
6. CARNAP, R., 2001, *La construction logique du monde*, 1928, éd. Vrin,
7. CHAUVET, L.- M., 1987, *Du symbolique au symbole*, Cerf, Paris.
8. CHAUVET, L., 1987, *Du symbolique au symbole*, Cerf, Paris.
9. CHOMSKY, N., 2009, *Le Langage et la Pensée*, éd. Payot, 1990, rééd. augmentée
10. D'AQUIN, T., 2004, *Commentaire du Traité de l'Interprétation d'Aristote*, éd. Belles
11. DERRIDA, J., 1967, *De la grammatologie*, éd. Minuit.
12. DERRIDA, J., 1972, *Marges - de la philosophie*, éd. Minuit.
13. DERRIDA, J., 2003, *La Voix et le Phénomène*, 1967, éd. PUF.
14. ECKHART, M., 1999, *Traité et sermons*, éd. GF-Flammarion.
15. ECO, U., 2006, *Sémiotique et philosophie du langage*, 1984, éd. PUF.
16. FARAGO, F., 2004, *Le langage*, éd. Armand Colin.
17. FOUCAULT, M., 1990, *Les Mots et les Choses*, 1966, éd. Gallimard, Tel.
18. FREGE, G., 1994, *Écrits logiques et philosophiques*, éd. Seuil.
19. GADAMER, H-G, 1960, *Vérité et Méthode*.
20. GRONDIN J., 1999, *Introduction à Hans-Georg Gadamer*, Paris, Cerf.
21. Jean GRONDIN J., 2004, *Le passage de l'herméneutique de Heidegger à celle de Gadamer*, Paris, Cerf.
22. GADAMER, H., 1996, *Vérité et Méthode*, 1960, éd. Seuil.
23. INEICHEN, H., 1995, « *Herméneutique et philosophie du langage* » in Paul Ricœur, *l'Herméneutique à l'école de la phénoménologie*, Paris, Beauchesne.
24. KRIPKE, S., 1982, *La logique des noms propres*, 1972 (*Naming and Necessity*), éd. Minuit,
25. LECLERCQ, B., 2008, *Introduction à la philosophie analytique : la philosophie comme méthode*, de Boeck, 1^{ère} édition.
26. ORTIGUES, E., 1962, *Le discours et le symbole*, Aubier, Paris.
27. PEIRCE, 1978, *Écrits sur le signe*, éd. Seuil.
28. PEIRCE, 1995, *Le Raisonnement et la Logique des choses - Les Conférences de Cambridge (1898)*, éd. Le Cerf.
29. PUTNAM, H., 1984, *Raison, vérité et histoire*, 1981, éd. Minuit, Propositions.
30. RICŒUR, P., 1955, *Histoire et Vérité*, Paris, Seuil.
31. RICŒUR, P., 1965, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Seuil.
32. RICŒUR, P., 1969, *Le conflit des interprétations*, Seuil, Paris.
33. RICŒUR, P., 1969, *Le conflit des interprétations*, Paris, éd. Seuil.
34. RICŒUR, P., 1986, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*, coll. Esprit, Seuil, Paris.
35. RICŒUR, P., 1995, *De l'interprétation. Essai sur Sigmund Freud*, 1965, éd. Seuil.

36. RICCEUR, P., 2001, *L'herméneutique biblique*, Paris, éd. Cerf.
37. SEARLE, J., 2009, *Les actes de langage*, 1969, éd. Hermann.
38. VERLEY, X., 1999, *Logique symbolique*, éd. Ellipses.
39. WITTGENSTEIN, L., 2001, *Tractatus logico-philosophicus*, 1921, éd. Gallimard, Tel. Paris, 1960.

IJHCS